Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 47

Artikel: Recette
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199040

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

et la consolation de leur vieillesse après tant d'épreuves passées.?

Mais lui avait tenu bon.

Allons donc, quand tout ce qui était jeune et valide, mangeant à la gamelle et couchant sur la dure, faisait en ce moment le coup de fusil, pouvait-il rester inactif, disant au coin du feu les héroïques exploits de nos petits soldats ? Allons donc !

Un matin, à l'aube, s'agenouillant devant la porte de la chambre où les deux vieillards sommeillaient, il leur demanda pardon de cette première désobéissance, leur envoya un tendre baiser et courut s'engager dans une compagnie franche.

« Ils n'ont pas voulu que je parte avec toi et ils n'y auront gagné qu'une chose : si je suis pris, au lieu d'être envoyé à Mayence ou à Magdebourg, je serai fusillé.

— Fusillé ! diable ! il fait mauvais pour toi ici ! »

On entendait les « wer da » des sentinelles prussiennes, le galop et les cliquetis de lances des uhlans, parcourant la plaine jonchée de cadavres, et dans le lointain l'artillerie faisant résonner d'un bruit de tonnerre les routes de Cambrai et du Câteau.

« Sapristi ! il faut filer au plus vite. Ces mangeurs de choucroute pourraient flairer la chair fraîche. Peux-tu marcher ? Faut-il te prendre à dos ? N'aie pas peur, les épaules sont solides. »

Henri se souleva avec effort.

« Appuie-toi bien et tâchons de gagner les bois qui nous surplombent là bas. Je me rappelle avoir vu hier un haut clocher annonçant un village. Nous y trouverons bien un abri pour quelques heures, le temps au corps de von Gœben de faire la conduite à Faidherbe. »

Tant bien que mal, clopin-clopant, tous deux traversèrent ces bois d'Holnon dont les arbres dénudés et couverts de neige ne pouvaient guère les protéger contre les hardis éclaireurs de l'ennemi.

Enfin, apparurent les premières maisons d'Holnon se détachant dans la nuit sombre. Les fugitifs frappèrent à la porte d'une ferme isolée. Seuls, de furieux aboiements leur répondirent ; l'habitation semblait déserte, et ce ne fut qu'après des appels réitérés que la face blême d'un paysan s'encadra dans une lucarne.

Il distingua les uniformes au clair de lune.

« Cette fois, ce sont des Français, dit-il joyeusement, je vois un pantalon rouge. »

On entendit gémir une voix de femme :

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! si les uhlans reviennent, nous serons sûrement fusillés !

— Ecoutez, dit Pinson, mon camarade est blessé, les casques à pointe battent la campagne, traquant les traînards de l'armée de Faidherbe...

— J'crois ben, interrompit l'homme, on disait à c't'heure qu'ils en avions déjà enfermé plusieurs mille dans la cathédrale de Saint-Quentin.

— Pouvez-vous nous cacher ? continua Pinson, nous ne vous demandons rien qu'un coin de grange, une botte de paille...

— Tout d'même, répondit le Picard.

— Mais les uhlans ! gémit la femme.

— Les uhlans, les uhlans ! dame ! on verra. Des Français, c'est pas des chiens qu'on peut chasser comme ça ! »

Un instant après, il introduisit les deux soldats dans la cuisine.

Il était temps. Henri était à bout de forces et s'écroula sur une chaise devant l'immense cheminée.

« Ne restez pas là, dit la femme.

— Alors aidez-moi à porter mon ami, il se trouve mal. »

— Bientôt le blessé était installé dans une espèce de caveau dissimulé derrière la grange.

Pinson l'avait étendu doucement, bien doucement sur une bonne litière de paille sèche et là, agenouillé près de lui, il lui frictionnait vigoureusement les tempes. Puis, le déshabillant avec une légèreté féminine, il examina la blessure : la balle avait traversé l'épaule faisant séton, et c'était miracle que le pauvre garçon eût pu tenir debout jusque-là.

Rien de cassé, cependant : il avait de la chance, car ça avait chauffé dur autour du moulin de Tout-Vent et plus d'un qui, le matin, s'était levé, le rire et la chanson aux lèvres, dormait maintenant au milieu des neiges son dernier sommeil.

Son pansement terminé, Pinson s'enveloppa dans sa capote, se coucha devant l'entrée du réduit, comme un chien de garde, et tout en songeant à son enfance, aux braves gens qu'il aimait tant, au village où il avait passé de si douces heures, à son frère adoptif, heureux et tranquille, alors, auprès de ses parents, il s'assoupit, bercé par ses souvenirs.

Un grand bruit de voix et de ferraille le réveilla en sursaut.

Debout en un clin d'œil, il prêta l'oreille. On entendait distinctement des jurons allemands, des traînements de sabre.

Bientôt les vociférations redoublèrent.

Soudain les bottes de paille qui masquaient l'entrée du caveau s'écartèrent et, à la lueur de la lanterne placée au chevet du blessé, Pinson reconnut la fermière, pâle, tremblante, pouvant à peine balbutier :

« J'l'avions ben dit !... les Prussiens !... ils sont là une vingtaine qui vous cherchent !

— Ça se gâte, murmura Pinson ; que faire ?

— Vous, n'bougez pas, ils n'vous trouveront point ici : ils savent seulement qu'il y a un franc-tireur, portez-le vite dans la grange et faites le mort ; quand ils l'auront trouvé, ils s'en iront.

— Leur livrer mon ami ! Jour de Dieu !

— Mais ils ont collé mon homme au mur, ils le fusilleront, pensez donc, mon pauvre homme, et nos fieux encore si jeunets ! Et puis, ben sûr, ils brûleront la ferme, une si belle ferme ! un si bon travailleur ! et qui s'porte comme un charme, tandis qu'vot'ami, il est déjà quasi mort !

Malgré la gravité de la situation, Pinson éclata de rire devant ce naïf égoïsme.

Oh ! ces paysans !...

Puis, prenant rapidement sa résolution :

« C'est bon, la mère, on ne touchera, par ma faute, ni un cheveu de votre homme ni une gerbe de votre grange. La cachette est sure, je peux compter sur votre langue.

— Pour ça oui, mais il leur faut le franc-tireur.

— C'est bon, ils l'auront. Gagnez seulement cinq minutes, le temps de l'arranger.

— Voulez-vous que j'vous aide ?

— C'est inutile, allez. »

Resté seul, Pinson déposa un baiser sur le front du blessé plongé dans un lourd coma, fit une courte prière.

. . . . . .

Un instant après, la porte de la grange volait en éclats et, avec des cris sauvages, une horde de Bavarois à la tunique azur, au casque chenillé, se ruait sur Pinson qui, revêtu du sombre uniforme des francs-tireurs, les attendait, seul, debout, la tête haute.

On l'entraîna sans résistance, mais en passant devant ses hôtes terrifiés, d'un geste et d'un regard il leur recommanda celui pour lequel il allait mourir.

Bientôt à la lueur des torches, adossé au mur du caveau où, grâce à un sublime sacrifice, son frère pouvait dormir en paix, Pinson radieux, transfiguré, regardait, le sourire aux lèvres, les fusils braqués sur lui, en fredonnant à la barbe des Prussiens :

Pinson, gentil oiselet,
Chantant gaiment sur...

Une violente détonation coupa le gai refrain, et le brave petit troupier tomba foudroyé.

Recette.

Conservation de la gomme arabique. — Rien n'est plus difficile à maintenir en bon état de conservation que la gomme arabique en dissolution. Les bactéries se développent à merveille dans ce mucilage, et, en se développant, font perdre toutes les qualités spéciales de la gomme et notamment l'adhérence qui est la plus recherchée, comme de juste. Or, on peut porter remède à cet inconvénient, tout uniquement en jetant dans la gomme un peu de camphre : les vapeurs qui en sortent constamment suffisent à détruire toutes les bactéries de décomposition, et par conséquent à maintenir la gomme en excellent état de conservation.

Souscription en faveur d'un monument à Juste Olivier.

Montant de la dernière liste	Fr.	719 70
De la *Revue helvétique*	»	1 —
Total	Fr.	720 70

Bonne année 1902. — *MM. Payot et Cie, libraires à Lausanne*, sont passés maîtres dans l'art d'éditer de belles et riches publications. Nous venons de recevoir deux exemplaires des « Souhaits d'année 1902 », qui sont vraiment une merveille de grâce et de bon goût. D'artistiques illustrations, des poésies signées de grands noms donnent à ce calendrier de luxe un aspect des plus gracieux.

Passe-temps. — La solution de l'énigme de samedi dernier n'était pas aisée à trouver, paraît-il, car nous n'avons reçu que 6 réponses justes, c'est-à-dire donnant le mot « *miroir* ». La prime est échue à M. B. De Crousaz, avenue de la Gare, Lausanne.

Logogriphe.

Adroit et leste avec ma tête,
Je divertis les spectateurs ;
Insipide ou froid sans ma tête,
Je glace ou j'endors les lecteurs :
Sur les tréteaux avec ma tête,
Je me fais souvent applaudir ;
Chez le libraire, sans ma tête,
On me voit plus souvent moisir.
Enfin, gaiment, avec ma tête,
Si je sais parfois m'enrichir,
C'est à l'hôpital, sans ma tête.
Que je cours risque de mourir.

Les réponses sont reçues jusqu'au *jeudi, à midi.*

Boutades.

Malheureux à la chasse, monsieur apporte à la maison un lièvre acheté chez le marchand de comestibles. Le lièvre est déjà quelque peu avancé.

— Ah ! dit madame, après l'avoir examiné, tu as bien fait de le tuer, mon ami,..... il n'était que temps.

Un condamné à mort, devant la guillotine :

— Et quand je songe que mon père me disait toujours : « Vois-tu, mon cher enfant, en quelque situation que tu te trouves ne perds jamais la tête. »

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — **Théâtre.** — *Denise* a été donné jeudi de façon remarquable. Interprétation irréprochable, mise en scène très soignée. Une seconde représentation s'impose. Demain, dimanche, *Les Mystères de Paris*, nouvelle version, drame en 5 actes et 11 tableaux, tiré du roman d'Eugène Sue. — Mardi, 26 courant, deux nouveautés : *L'article 330*, vaudeville en 1 acte, de Courteline. *Le Paradis*, vaudeville en 3 actes, du Palais-Royal, de MM. Hennequin, Barré et Bilhaud. – Jeudi 29, pour la première fois à Lausanne, *L'épreuve*, un acte de Marivaux ; *L'abbé Constantin*, comédie en 3 actes de L. Halévy.

Kursaal. — Aujourd'hui, samedi, à 3 heures, *Matinée*, à moitié prix. Demain, dimanche, à 3 heures, *Matinée-spectacle*. Programme toujours varié : *Raymonds-Raymonds*, **Villé-Dora,** *Les Florina, Gabrielle Damon, Luipolds, Garçon, Raymo, Les Gauberts*, **Les 5 Auroras.**

Soirées-gymnastique. — Ce soir, samedi, à 8 heures, au Casino-Théâtre, soirée annuelle de la *Section Bourgeoise*, avec le concours de l'Orchestre de la Ville. Au programme, plusieurs exercices, un ballet, un duo comique, et toute une série de tableaux historiques (*poses plastiques*). — Samedi prochain, 30 courant, soirée annuelle des *Amis Gymnastes*, au Casino et avec le concours de l'Orchestre, également. Mouvements d'ensemble, pyramides, exercices avec drapeaux, assaut de zouaves et, pour finir, *Madrilène*, un grand ballet composé par M. Rouilly.

La rédaction : J. Monnet et V. Favrat.

Les nouveaux abonnés pour l'année 1902 recevront **gratuitement** les numéros **de novembre et de décembre 1901.**

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.